

## EXPOSITIONS REVIEWS

### PARIS

#### Kate Steciw et Letha Wilson

Galerie Christophe Gaillard / 8 octobre - 12 novembre 2016

À la fois en écho et en réaction à la nature dématérialisée, fluide et manipulable de l'image numérique, les récents développements de la photographie nord-américaine insistent sur le processus d'élaboration de l'œuvre et envisagent la photographie comme objet. Mais, souvent déconnectés de toute réalité autre que le médium et sa relation à la peinture et à la sculpture, les artistes se heurtent parfois au double écueil de la simple démonstration ou du strict formalisme. Tel n'est pas le cas de Letha Wilson et Kate Steciw qui, exposées conjointement par la galerie Christophe Gaillard, ajoutent à ces recherches, la première, la restitution de l'expérience du paysage, et la seconde, une troublante évocation du corps. Dans l'objectif de Letha Wilson, la nature américaine se réduit souvent à des gros plans de végétaux et de roches qu'elle met ensuite en relation avec des matériaux industriels. Pour leur donner un surcroît d'existence et de présence, elle coule ses tirages dans du béton ou du ciment et, de plus en plus, les associent à l'acier et au bronze. Elle joue des différentes couches obtenues et des effets de transfert en surface sur la matière encore liquide. Le procédé semble accorder une large place à l'accident. Pourtant, bon nombre d'œuvres déclinent rigoureusement la forme du pli, jusqu'à la sculpture centrale, produite pour l'espace d'exposition, composée de deux tubes métalliques de trois mètres chacun posés sur une photographie de strates rocheuses imprimée sur une feuille de métal plié. On pourrait voir dans ce pipe-line traversant l'espace américain une prise de position écologique. Sans l'évacuer, l'artiste préfère évoquer une tension entre le chaos et l'ordre, déjà à l'œuvre dans le land art dont ces travaux dérivent autant que de la grande tradition du paysage photographique américain. Le travail de Kate Steciw se renouvelle sans doute encore plus vite, et cela ne tient pas qu'aux progrès des techniques d'impression et de découpe que l'artiste suit avec attention. De cette ancienne retoucheuse professionnelle, on connaît les collages numériques de plusieurs images de stock, puisées dans des bases de données suivant des mots-clés et agencées dans des compositions planes aux formes géométriques. Steciw y associe désormais des photographies prises avec son téléphone qui, aussi banales soient-elles, ont une charge personnelle. Surtout, elle



« Kate Steciw ». Vue de l'exposition  
(Ph. Rebecca Fanuele). Exhibition view

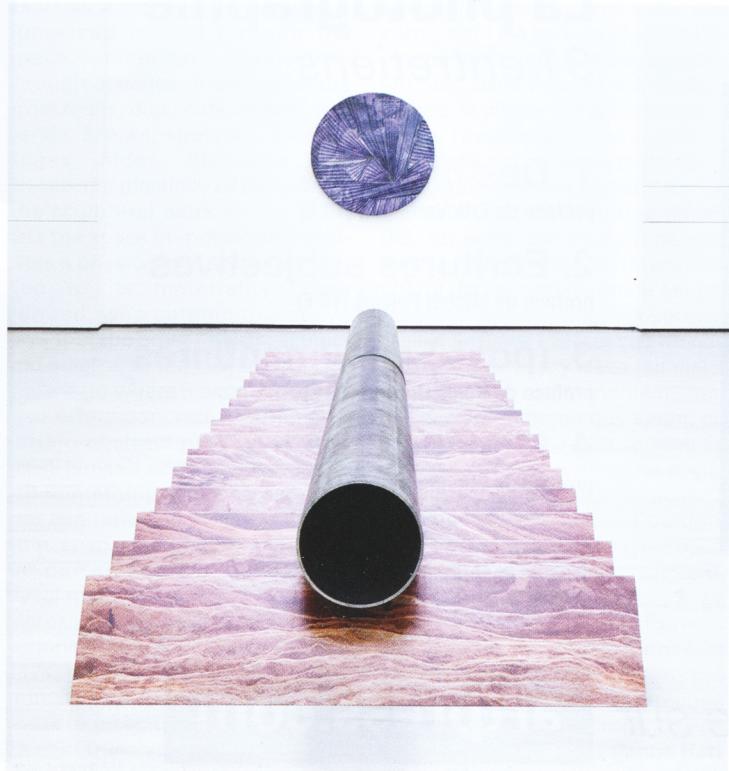
étend à l'espace son travail sur les couches d'images. Elle tire sur tissus photographies pour constituer un boudin intestinal de dix mètres noué et posé au sol. Elle découpe dans les tirages des formes qu'elle colle à l'instinct sur d'autres images ou qu'elle réunit en grappes organiques dont émerge parfois le contour d'un membre. De la taille d'un homme, ces corps en fragments pendent de manière suggestive du plafond. Dans les recoins de cet espace plus serré de la galerie, l'effet produit est saisissant.

Étienne Hatt

Both echoing and reacting to the dematerialized, fluid and manipulable nature of the digital image, recent developments in North American photography foreground the process of elaborating the work and consider photography as an object. But the fact of being disconnected from any reality other than the medium and its relation to painting and sculpture means that artists often stumble over the twin pitfalls of simple demonstration or strict formalism. That is not the case, however with Letha Wilson and Kate Steciw, exhibited by Galerie Christophe Gaillard. Wilson brings to the mix the experience of land-

scape, while Steciw offers a troubling evocation of the body. Seen through Wilson's lens, American nature is often reduced to close-ups of plants and rocks, which she then juxtaposes with industrial materials. In order to intensify their existence and presence, she casts her images in concrete and cement and, increasingly, combines them with steel and bronze. She plays on the different levels obtained and the effects of surface on the still liquid material. The procedure seems to leave considerable room for accident. However, many of the works take a rigorous approach to the fold, including the central sculpture, which was specially produced for the exhibition space. It comprises two metal tubes, each three meters long, placed end to end across a zigzagging sheet of folded metal with a photo of rocky terrain printed on it. This pipeline over American land could be seen as expressing an ecological statement. The artist allows this possibility but prefers to evoke the kind off tension between chaos and order that informed Land Art, which is one of the sources of her work, along with the great tradition of American landscape photography. Steciw's work is even more fast-changing, and this is not just down to the progress in printing and cutting technology that she attentively follows. We were already familiar with the digital collages made by this former retoucher using stock images obtained by feeding keywords into databases and ordered in flat, geometrical compositions. To these Steciw now adds photographs taken with her telephone which, for all their banality, have a powerful personal charge. Most of all, she is extending her work on layers of images to three-dimensional space. She prints her photographs on fabric in order to create an intestinal tube ten meters long that is knotted and placed on the floor. From these prints she cuts out forms that she instinctively glues onto other images or brings together in organic bunches from which the contour of a limb occasionally emerges. The size of man, these fragmented bodies hang suggestively from the ceiling. In the corners of this more exiguous space in the gallery, the effect is striking.

Translation, C. Penwarden



« Letha Wilson. Surface Moves ».  
Vue de l'exposition. (Ph. R. Fanuele)